

Printemps Descartes

Session 2024

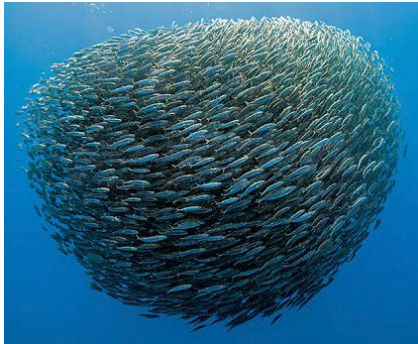
Poèmes

Le Hareng

A travers l'interstice d'une caisse en bois, c'est un monde nouveau et étrangement étroit que le Hareng perçoit. Comme au travers d'un judas, il guette, de son œil plein d'effroi le marché fourmillant. La foule s'agite comme le banc du Hareng mais elle n'a pas sa cohésion, son rythme, ni son gracieux mouvement. Les cygnes semblent s'y être égarés – c'est dans les eaux salées, qu'à présent, ils dansent leur ballet. Objet complexe, le Hareng chavire du bleu au vert, du mauve au gris, selon les humeurs vacillantes de la lumière. Sujet aux caprices de la perspective, il se meut dans ce nuage sous-marin, ce véritable monstre des mers dont chaque cellule est un être fier. Le Hareng pourrait s'en aller découvrir des secrets abyssaux et errer dans les profondeurs des eaux. De l'océan il pourrait être le Conquistador, au prestige, à la gloire et aux mille et une pièces d'or. Mais le Hareng est un marin fidèle. Il est le petit soldat au casque tombant et au cœur un peu trop grand. D'un mouvement soutenu, le cortège avance vers l'horizon, emporté par l'élan des nageoires et leur percussion.

Au marché, seul le poète s'arrête près de la caisse pleine. Sont-ils tous issus du même banc ? Il s'imagine alors les adieux des camarades et voit leur déception. Ils ont failli et n'atteindront jamais l'horizon. Alors le poète rit de leur crédulité. Il espère que la foule s'arrête car bientôt le Hareng ne sera plus que carcasse, cadavre et succession d'arêtes.

Accusé d'exister, il se sent seul dans sa cellule. Une onde électrique se déferle sur toute la longueur de son corps en silence. Au rythme de son ultime souffle, il continue sa danse.



TANOUTI Hind

Le long manteau glisse sur les pavés

Le long manteau glisse sur les pavés comme un
Cours d'eau sinueux, calme et frais dont le parfum
De printemps fait tourbillonner mes sens au rythme
Mécanique et parfait d'un astre qui gravite.

Des longs cheveux noirs ondulent dans le vent au
Milieu de la pluie hivernale dont le bruit
Continu fait danser les mèches sur ta peau,
Me laissant le cœur empli de mélancolie.

Donne moi un instant le plaisir de te voir,
Envie ce moment pur où le rouge et le noir
De tes lèvres et de tes yeux repeignent le ciel ;
Mourir la vue pleine de ta belle aquarelle.

MAURY Mathias

Ainsi dansai-je

Les premiers pas sont hésitants,
Un peu gauches, un brin tremblants,
Mais il faut bien quitter les coulisses,
C'est seulement ainsi que l'on entre sur la piste.

Le public me fait face,
Il est à sa place,
Mais suis-je à la mienne ?
Trop tard, je suis déjà en scène

J'ouvre mon corps,
Entouré de ce décor,
Que je connais bien,
C'est le mien !

Serai-je paon ou éléphant ?
Quelle valeur aura ma prestation ?
Tout en me posant ces questions
Je vide ma tête et prends mon élan.

Une sobre ivresse me meut,
Je profite de cet instant magique,
De ma relation particulière avec mon public,
Et je danse comme si nos vies étaient en jeu.

Désormais je fais preuve d'audace,
Je lui montre mes nouvelles passes,
Tout en observant dans ses yeux,
Cette étincelle qui me rend heureux.

La danse se poursuit,
Je souhaite qu'elle se prolonge,
Mais la fin de l'alchimie,
Se dessine dans mes songes.

Peu à peu le public se lasse,
De mes interminables mouvements,
Il se lève doucement,
Et me laisse seul dans cet espace.

Le public reviendra,
Pour une nouvelle représentation,
Nous danserons une première fois,
Notre tango des temps bons.

Sans définition

Qu'est ce que la grâce ?

J'ai retourné cette question et je me suis pris les pieds dans les définitions.

Un instant hors du temps. Un pardon quand sonne le glas. Une faveur inattendue. La remise d'une peine. Un don pour quelque chose.

Toutes contenaient en elles un quelque chose de fort. Cette idée de cadeau, de beauté émergeant dans le malheur le plus absolu. Un rayon de lumière. Et j'ai voulu toucher ce rayon de lumière, le comprendre assez bien pour le décrire en mots. L'appivoiser, le ramener à moi et le clouer sur le papier.

Violamment, le priver de sa dimension follement aérienne pour n'en garder que des pauvres contours d'encre faussement imagés. Quel bien triste dessein. Abattre la vie même. La vider de cet insaisissable force lumineuse. J'aurais commis un crime.

Je ne peux pas écrire sur la grâce, et encore moins vous définir ce qu'elle est. Elle est dans chacun d'entre vous. Elle est dans cet instant qui saisit. Elle est dans un silence qui fait croire en l'infini. Elle est dans les sourires et les mains qui se tiennent. Elle est dans un pardon quand on attend la peine. Elle est humanité. Elle est loin de la ville, entre deux souches d'arbres quand un moineau s'ébroue. Elle est dans cette langue chaude d'un soleil grésillant qui glisse sur la peau. Elle est dans le trait sûr d'un peintre dit inspiré et dans les grands frissons qui prennent les assemblées. Elle est tellement fragile, pourtant universelle. Elle est sans nom, sans mot, sans représentation. Sur la toile du présent elle est un grain de sel. Dans les yeux du public elle se signe : passion.

La grâce se ressent, au plus profond du cœur. La grâce se devine quand raison, émotions et présent s'entremêlent. La grâce est vérité, beauté ou bien pardon.

La grâce n'a pas de nom.

GIRARDOT Mathilde

Quelle Grâce !

La première fois où j'ai ouvert les yeux, elle était là !

Cette femme dont la beauté rayonnait par-delà l'univers !

Cette femme qui sut me donner un cœur comme un pull-over !

Deux degrés Celsius faudrait-il dit-on !

Elle nous a fait naître et n'a jamais cessé, nos pères absents de prendre soin de nous !

Sans jamais rien nous demander en retour, elle s'est toujours offerte à nous !

Je ne vois pas plus grand amour que celui qui forme le cœur de notre tendre et douce mère !

Durant toute notre vie, elle a toujours été celle-là qui nous maintenait debout et fière !

Elle nous a fait don de son être à jamais et nous avons abusé de son amour !

Cheminant dans les couloirs de l'hôpital, paraît-il, elle est atteinte d'un cancer, triste jour !

Mes larmes s'écoulant, mon cœur contre ma poitrine se resserre :

Le plus écœurant dans tout cela, juste quelques-uns à son chevet !

Notre démesure, nos ambitions, nos rêves, notre égoïsme, notre manque de réalisme et notre inaction ont eu raison de sa gaieté qui face à nos exigences n'a jamais eu de regret !

Elle a de moins en moins, de cheveux sur le corps !

Elle transpire à grosses gouttes et quelques minutes plus tard meurt de froid !

Elle souffre, ses pores étouffés par la multitude de produits qu'elle ingère sans rechigner !

Elle est déshydratée !

Elle a la peau sur les os !

La voir dans cet état, où elle ne peut plus sourire à mon art !

Me montre à quel point nous avons péché, mais il n'est pas trop tard !

Nos enfants, ses petits-enfants risquent de ne pas faire sa connaissance !

Elle perd de plus en plus de son essence !

Elle nous a offert son existence et nous avons fait preuve de mépris !

Quelle douleur de la voir ainsi !

Quelle douleur pour une mère de se mourir toute seule ainsi !

Quelle douleur de manquer de mots pour dire à mes frères et sœurs : « elle se meurt ! mobilisons-nous
pour prolonger sa vie, il est encore temps ! »

Quelle douleur de perdre cette femme qui nous a faits ainsi !

L'ignorance est un péché dit-on, je vous dirais que le semblant, l'inaction, feindre l'action est encore
bien pire et je m'en mords les doigts !

Allongé près de toi mère, dans tes 50 dernières semaines de vie !

Je me rends enfin compte à quel point tu fus une grâce pour nos vies !

Le cœur en peine ma chère maman, je bénis celui qui t'a mise dans nos vies !

Le visage tapis de larmes maman, ma chère planète bleue !

J'ai le plus grand regret de ne point avoir agi lorsque les prémices du changement climatique se sont
imposées à nos vies !

Quel honneur d'avoir pu naître, d'avoir vécu près de toi, nid de grandeur !

Quelle horreur d'avoir été sourd à ta douleur !

Mobilisons-nous pour le traitement expérimental ou mourons avec déshonneur !

Sir GeussT

Corpus de 3 textes

Suite 1

Grâce

Grasse

Graisse

Grèce

Graça

Grâce à

la poésie je peux respirer.

SAQUET Guillaume

Poussière

Poètes

Po êtes

vous là ?

Semble dire le pigeon picorant

A poeira de sua existencia

Poussière indéfiniment

Poètes grâce Vida loca

SAQUET Guillaume

Un jour

Là je suis

Las je suis

Là tu me suis ?

Jà ?

Jah est là

Ah ! la ganja là

Léger calma

Je fuis

SAQUET Guillaume

fin du corpus

Effet trompeur de l'alcool

Je suis rentré ce soir enivré avec Grâce

Sans un mot, nous nous sommes dit la liberté

Au matin, Grâce s'était métamorphosée

Confus et trompé, je contemplais sa disgrâce

Anonyme

L'insouciant

Dévaler la pente
Tomber, rouler, écorcher les rochers
Noircir de tes pas l'innocence
Écraser la vie
La réduire à un bruit
Un simple bruit
Inaudible face aux cris

Tu cris fort, fièrement
Tu t'époumones
Tu cris sans réfléchir
Envoies valser mottes de terre et galets
Piétines les fleurs de ton été
Qu'il t'importe
Passage éphémère à la douleur inaudible
Tu cours sans pensée
Sans même un bourgeon, sans même un soupçon
Le chemin bordé d'iris contemple les tiens
Et de ce regard fleurit un sourire
Tu cours inconscient
Souhaitant ce soleil permanent, insouciant
Plus et toujours plus
Tu t'abandonnes
Te laisses porter par ce refrain extérieur
Cette joie que tu arbores
Ce chemin que tu dévores
Auquel tu arraches des sourires par bouquets
Toujours plus et encore plus

La pente s'accentue sous tes pas de plus en plus maladroits
L'été s'effrite, fatigué, s'étend sur le sol froid
Et tu cours vite
Vite et vite et évites les fleurs du bas-côté
Arrachées, écrasées, dérobées
Par toi ou par d'autres

L'été dans ton dos
Détourne les yeux de ta chute
A terre, atterré, tu n'oses regarder
La terre saccagée par ta cavalcade effrénée

A genoux écorchés, tes yeux rivés sur tes mains
Un lys fané, repose seul dans son écrin

Un soir

*Ce soir, il fait sombre comme les autres soirs.
L'air est frais et le vent souffle dans le dos. Les écharpes s'envolent.
Les volets grincent. Tout semble calme et pourtant...
Tout semble calme et la chaleur quitte un corps.*

*Ballotée par le vent, cette fleur s'envole et s'élève vers les nuages.
Elle flotte au-dessus des maisons,
Observe les scènes de liesse à l'intérieur.
Les gens s'amuse, dansent, chantent.
Et elle,
Elle continue de flotter, dansant cette valse invisible.
Performance unique et sans spectateur.*

*Le vent souffle et s'engouffre entre les arbres.
La mélodie qui en sort est aussi réconfortante
Qu'une berceuse maternelle.
Elle accompagne ceux qui n'ont plus d'attache.
Elle accompagne les rires des enfants
Et les transportent au loin.
Malgré la fraîcheur du vent,
Cette mélodie embrase les cœurs.
Les feuilles virevoltent et les amoureux
S'embrassent.*

*Ce soir il fait sombre mais,
Si l'on est suffisamment attentif,
On peut voir briller les étoiles.
Astres peut être déjà éteints mais
Vivant à travers notre regard.
Ce soir il fait sombre, mais
Le monde étincelle.
Ce soir la lumière l'emporte dans les cœurs.
Courte victoire, et retour éternel de la noirceur.*

Ce soir, nous sommes lumière.

Orion

Voyage au creux des dunes

Je cherchais le sable dans le désert
 J'ai trouvé le temps long
 Là bas, harcelé par le soleil,
 assoiffé et las,
 j'empoignais l'un de ses rayons
 glaive chaud, fleuret de feu
 En maniant ce sabre je voulais défier mon ombre
 Je cherchais le sable dans le désert
 C'est une fable qui me dessert
 car j'ai croisé le fer avec le diable
 pour qu'il me dise ton nom

Ce soir là, accoudée au balcon
 ton regard triste arrose une robe à fleur
 une brise légère anime tes cheveux blonds
 et mon coeur à tes pieds se défait.
 Je tends les bras
 tes mains de fée sur mes doigts de plomb
 la douceur de ta peau, les vibrations de ton pouls
 j'ai posé mes lèvres et j'ai sali ton cou
 Car je ne suis qu'un scorpion au creux des dunes
 la carapace trop serrée, les piquants encombrants
 Et ce soir là, j'ai rêvé qu'au clair de lune
 je devenais ton amant

Tu disais les mots que l'on choisit, il faut les aimer
 les maux que l'on survit, les serrer
 près de soi, près de toi,
 Et si demain je meurs, de grâce
 Peignez une fleur sur mon tombeau
 Puis que le rêve s'efface et que le songe soit beau
 J'aurais vécu l'instant jusqu'à l'éternel repos

Anonyme

Emotion spirituelle

Par une nuit d'hiver, sans ardeur apparente,
Où la lune est amère et la brume fumante,
Il parcourait la ville, au sortir du labeur,
Les pensées immobiles, fatiguées par les heures.

Un faisceau lumineux l'arrêta brusquement
En attirant ses yeux vers la porte et l'auvent
Qui semblaient témoigner de la douceur des lieux,
Une chaleur baignée par le parfum des cieux.

Son entrée silencieuse accompagna les voix
Mystiques et chaleureuses de ceux qui ont la foi,
Révélant à son âme une grandeur nouvelle.

La beauté d'un instant, dans sa fragilité,
Mérite les larmes la rendant éternelle.
C'est la grâce du temps qu'on espère habiter.

Anonyme

Espérer la *disgrâce*

dans une galerie de marbres blancs,
disposés, les uns après les autres, comme indiqué sur le plan.
je songe à ces grands hommes qu'on a voulu, si souvent, mettre en avant.

ces hommes qui, sur un petit bout du monde, ont creusé des tranchées
pour que la lumière de la verrière puisse, jour après jour, se poser
sur leur corps lisses, et un peu trop musclé

ces hommes à qui l'on a donné une place ;
ou qui, par une journée d'été, ont obtenu les bonnes grâces
de quelques puissants princes ou poètes se rêvant au Parnasse.

mais ce grand hall clair, aujourd'hui, n'a plus d'âme :
une vaste pièce qui ne connaît plus ni rires, ni larmes.
trop parfait, sans poussière, si étranger aux drames

Est-ce là le prix à payer ?

combien de volontés ces personnages ont-ils dû sacrifier ?
combien ont délaissé des êtres aimés pour briller,
pour demeurer statues, et rester, à jamais, seuls, dans le couloir des Antiquités ?

si les autres avant moi cherchaient à plaire,
priant pour les faveurs de quelques personnes bien austères.
et ce, veillant, toujours, à n'effrayer ni pères ni mères.
si les autres avant moi ont si souvent préféré
reproduire un passé que nul ne se devait d'ignorer
et se conformer aux règles que d'autres avaient édictées.

voir le sang couler, je ne sais si je suis prête.
et pour un bout de confiance, devenir sourde, aveugle, muette.
nier, ignorer, oublier, renoncer à jamais à leur tenir tête.

*Et puis soudain je cesse, lasse,
De craindre de tomber un jour en disgrâce*

Anonyme

Perception d'une perspective

« Notre époque a échoué »

Personne ne dira jamais

Que nous avons marqué l'histoire.

C'est un mensonge, la vérité c'est

Que la période de grâce est révolue.

Notre génération a eu son lot.

Admettez que cela demande du courage, mais

Miser sur notre intelligence collective,

Est une idiotie. Nous avons choisi de

Vivre une existence axée sur la richesse et ses plaisirs éphémères,

Dans cette fraction de temps qui nous est offerte,

Aimer, partager, créer est, à juste titre, téméraire car

Cela ne promet que de nouvelles pertes à venir.

Fermer les yeux

Doit être notre ultime stratégie, c'est une question de survie.

Restaurer l'harmonie dans le monde,

Nous n'avons même pas essayé. Il est trop tard pour ça.

Abdiquer face aux difficultés,

C'est, hélas, la seule carte que nous avons.

S'adapter au hasard et accepter l'inévitable,

Même si, nous le savons, c'est un jeu biaisé depuis le début,

À moins que nous n'inversions la tendance.

(maintenant lis de bas en haut)

HUBER Charlotte

Œil pour œil

Il est tard et pourtant, je ne veux pas dormir.
 Rester éveillé, pour qu'elle reste avec moi,
 Cette image, qui me fait bel et bien souffrir,
 Cette fille, qui pourtant je ne connais pas.

Je me promenais, gris comme le ciel et la mer,
 Passant par une rue, je ne sais plus laquelle.
 Et je pensais, je sondais le pavé très clair
 Que la pluie avait épargné dans la ruelle.

Soudain, levant mon œil, je rencontrai le sien,
 Et puis tout disparut sauf ce globe immaculé ;
 Encerclant une émeraude marquée d'un point,
 Noir puits où je laissai tomber mon cœur piqué.

Qui a déjà vécu cela a existé.
 Qui abandonne son cœur à une inconnue,
 Est déjà mort par serment à la foi juré.
 Absurdes hommes, amoureux des causes
 perdues !

Et c'est à ces lampes claires ou sombres,
 ingénues,
 Capricieuses, piquées d'or ou de mer calme,
 Pétilantes, et annonciatrices élues,
 Que naïvement, je donne à coup sûr mon âme.

Le ciel alors décida que c'était trop,
 Et les sensibles nuages fondirent en larmes.
 Surprise, elle s'arrêta ; je bénis cette eau,
 Qui me fit apprécier plus longtemps ses
 charmes.

Mais malheur, je m'étais arrêté avec elle.
 Nous étions face à face, et je vis sous son front
 Deux points d'interrogation dans ses prunelles.
 Iris confuses par ce curieux garçon.

Me voilà sur une crête saillante et raide.
 Est d'un côté le précipice du regret,
 De l'autre la peur, à laquelle je cédaï.
 L'infâme ! Encore une fois je me trahissais.

Fermant mon œil, je revois le sien.
 En cette nuit longue et douloureuse,
 Peu à peu, son visage s'usant,
 Je répète ce nom : « Gracieuse »

Le coup de grâce

Comme un vol de poulets allant à l'abattoir,
 Résignés et stoïques, des larmes aux coins des yeux,
 Volant vers notre mort, volant vers d'autres cieux,
 Eparpillant aux vents ce qu'il restait d'espoir,
 Et blâmant en nous-mêmes la vie si cruelle,
 Nous marchions, toi et moi, ensemble, vers la Ruche,
 Où nous avions passé notre lune de miel.
 Aux abords de la Source, voilà que tu trébuches:
 Le passeport calcul, sournois, nous attendait.
 Tu comprenais soudain pourquoi j'appréhendais.
 Allions-nous mourir sous ses coup ? Non, de grâce !
 Ayez pitié de ceux qui oublièrent les traces,
 Les valeurs propres, et les sales intégrales.
 Mais j'avalai mes larmes et étouffai un râle :
 Le sujet distribué, commençait l'hécatombe,
 De nos stylos et de nos réponses fausses, nous creusions nos tombes.

Passeport Calcul, tu causas notre perte.
 Vois donc nos cerveaux, qui gisent là, inertes.
 Nombreux sont ceux ayant pété leurs crânes
 En cherchant à percer tes obscures arcanes.

Anonyme

Pour l'éternité

Je te regarde las, allongée devant moi
 Je murmure tout bas, aussi puissant qu'un roi
 Des mots doux. Des mots fous. Des mots qu'un
 amant trouve.
 Devant ton corps immaculé, je me découvre.
 Je découvre avoir toujours été amoureux
 Et pas juste excité lors d'instant langoureux
 Je découvre qu'aimer n'est pas un sentiment
 Mais une peur. La peur. La peur originelle.
 De voir disparaître ta charmante flanelle
 De voir mourir ton ombre dans une ruelle
 De voir ton visage mué en inconnu
 De voir ton visage pris par un inconnu.
 Je me souviens bien de ces paroles d'antan
 Que tu prononçais de ta douce voix d'enfant
 Que tu disais à un autre qui n'était pas moi
 Qui traversaient et transperçaient mon coeur
 pourtant.
 Sache qu'elles ajoutèrent un poids démesuré
 À un esprit croulant sous de sombres pensées.
 Ces hommes que tu as regardés, appréciés,
 Admirés, adulés, vénérés, embrassés,
 Leur âme jamais n'ont mérité la tienne.

Ils désiraient seulement que ton corps vienne.
 Alors tu es venu. Et puis, ils t'ont tenu.
 Tu tentas de résister à ces malotrus.
 Tu es descendue dans les enfers sexuels
 Accompagnée de ces pourritures aux corps
 frêles.
 Tu t'es éteinte seule, abandonnée au ciel,
 N'ayant vécu que d'amours artificiels.
 Tu ne connaîtras ni la beauté d'être aimée
 Ni la paix de voir ton amour réalisé.
 Comme la noire hirondelle avant la tempête,
 Avant ta mort, tu virevoltais dans ma tête.
 Ta grâce assouvit lentement mon coeur de
 pierre
 Que je pensais infailible jusqu'à hier.
 Maintenant je sais ce qu'avant j'ai ignoré.
 Il ne faut pas rencontrer celle qu'on désire
 On sera déçu lors de son dernier soupir
 De comprendre qu'elle est un idéal qu'on crée.
 Toi, tu as fermé les yeux pour l'éternité
 Mon coeur de glace en sera toujours gelé.
 Ma femme, aujourd'hui tu n'es plus de cette vie
 Mais moi, sur ta tombe, plus que jamais, je suis.

Anonyme

Elle était mon étoile

Elle était mon étoile, elle était ma déesse,
 Nos âmes entremêlées bénies par Aphrodite
 Célébraient dans l'hymen l'amour à son zénith,
 Unissant la passion, la fougue et la tendresse.

De ces instants si chers subsiste la mémoire,
 La faucheuse implacable de mon ange éprise
 A abattu sur elle sa redoutable emprise.
 Ô destinée funeste, impitoyables Moires !

Ô dieux qui de l'Olympe, vous jouez de moi,
 Accordez-moi la grâce que reçut Orphée,
 Laissez-moi retrouver celle qui fut ma fée
 Et sans qui je me meurs, et sans qui je me noie.

Heure après heure, jour après jour,
 Aucun repos, aucun répit,
 Plongé dans un terrible ennui,
 Cronos dévore sans retour.

Écrasé par le poids du vide,
 Tel Sisyphe roulant sa pierre,
 J'erre seul au milieu du désert.
 Enfer ! existence insipide.

Le temps ensevelit la peine.
 Et le Léthé au loin m'emmène.
 Depuis les décombres de Troie
 Jusqu'à Rome où je serai roi.

Âme abattue en quête d'un nouvel espoir,
 Tel Thésée je reviens du sombre Labyrinthe.
 La robe d'Artémis aux innombrables teintes
 Paraît encore plus belle au sortir du brouillard.